Le Despotisme Jacobin.

UN LIVRE DU P. MAUMUS

Le P. Maumus fait paraître aujourd'hui à la librairie Plon, sous ce titre : "le Despotisme jacobin," une série de lettres où l'éminent religieux traite quelques-unes des plus graves questions de l'heure présente avec sa coutumière largeur de vues et une autorité solidement établie par maintes œuvres antérieures touchant aux problèmes les plus délicats de la politique, de la religion et de l'histoire.

Celle de ces lettres qui forme le chapitre IV, le P. Maumus l'intitule : " Un parti catholique." L'auteur se demande s'il convient de constituer un tel parti. On ne s'étonnera ni qu'il réponde par la négative et dise pourquoi très nettement, ni qu'il préconise hardiment l'alliance sincère des catholiques avec les républicains libéraux.

Un parti catholique

Cher ami,

Quand des hommes sont attaqués dans leurs convictions les plus chères, leur premier mouvement est de riposter et de rendre coup pour coup. Mais il ne suffit pas de donner des coups souvent maladroits, cela ne fait qu'irriter l'adversaire et ne le met pas dans l'impuissance de nuire. On crie beaucoup, on se démène, on s'agite, on descend même jusqu'à l'injure qui ne prouve rien et, en définitive, on est toujours battu. Ensuite on se plaint, on gémit, on se désespère, ce qui n'avance pas à grand'chose, et on exhale sa colère dans ces diatribes qui sont l'argument favori des polémiques contemporaines. Quand on a bien dit et répété les gros mots de canaille, de traître, de vendu, de sacripant, etc., etc., on croit avoir combattu le bon combat et servi la bonne cause.

Je me permets de penser qu'il y a autre chose à faire. Les moyens dont je viens de parler ne sont pas dignes de nous ; les résultats en ont été plutôt médiocres ; il est donc urgent d'en trouver de meilleurs.

Faut-il former un parti catholique ? Je réponds sans hésiter : " non," et, voici les raisons sur lesquelles j'appuie mon opinion.

D'abord, la foi catholique n'est pas et ne peut pas être le drapeau d'un parti politique. Le catholicisme est une croyance religieuse qui plane en dehors et au dessus de tous les partis ; ce serait le rabaisser singulièrement que d'en faire le thème d'un programme électoral. Il y a, dans la nature même des choses, des convenances qui s'imposent, et il me semble que l'on commettrait une sorte de profanation si on mêlait aux agitations de la terre ce qui ne doit jamais quitter les régions calmes du ciel.

D'ailleurs, l'épithète de catholique n'a aucune signification politique, puisqu'il y a des catholiques républicains et de catholiques royalistes. En nous présentant devant le pays sous la dénomination de catholiques, nous ne lui apprendrions rien de nos opinions politiques qu'il a le droit de connaître quand nous sollicitons sa confiance.

La formation d'un parti catholique serait, pour l'Eglise de France à l'heure actuelle, le plus grave danger qui puisse la menacer, car ce serait identifier la religion et la politique, c'est-à-dire, exposer l'Eglise à toutes les vicissitudes d'une lutte dans laquelle même les victoires la mettraient en péril. Ce serait reconstituer, sous une autre forme et sous d'autres noms, une alliance qui nous a coûté cher, l'alliance du trône et de l'autel. Dès lors, toute opposition politique deviendrait opposition religieuse et les coups que nous recevrions seraient autant de blessures pour l'Eglise.

On ne forme un parti que dans l'espérance d'arriver au pouvoir, sans cela, autant vaut rester chez soi et ne pas se mêler des affaires publiques. Eh bien ! supposons (et c'est une supposition assurément fort gratuite), supposons que le parti catholique triomphe, que ferait-il au pouvoir ? Appliquerait-il ses doctrines confessionnelles ? Gouvernerait-il en " tant que parti catholique ?" Mais alors il devrait rééditer, par exemple, la loi contre le sacrilège, loi qui, sous la Restauration, jeta tant de discrédit sur l'Eglise et sur les catholiques. Ce serait, en France, humainement parlant, la fin de l'Eglise. Voudrions nous l'exposer à de pareils désastres ? Voudrions-nous déchaîner contre elle une opposition formidable à laquelle se joindraient même des catholiques qui tiendraient à ne pas se solidariser avec des hommes aussi ignorants des exigences et des nécessités des temps ? Dans l'intérêt de l'Eglise, Dieu nous garde d'un pareil aveuglement !

La création d'un parti catholique serait donc une imprudence formidable ; j'ajoute qu'elle est une impossibilité....

Cependant, n'y a-t-il rien à faire ? A Dieu ne plaise ! Et je vais vous dire comment je comprends, à l'heure où nous sommes, la défense religieuse.

Au fond, il n'y a, en France, que deux partis politiques, les libéraux et les césariens : les libéraux, qui veulent la liberté pour eux et pour les autres, et les césariens qui veulent la liberté pour eux seulement.

Le césarien est toujours prêt à invoquer l'omnipotence de l'Etat et à se servir de sa force pour immoler le droit de l'individu qui ne pense pas comme lui. Pour le césarien arrivé au pouvoir, l'Etat est quelque chose d'intangible et de sacré, la raison d'Etat prime tout, il n'y a pas de droits en dehors de ceux que l'Etat veut bien octroyer ; tout doit se courber et même s'anéantir devant l'idole qui distribue à son gré les faveurs ou les châtiments, et, quoi qu'il fasse, l'Etat a toujours raison parce qu'il est la force.

Le césarien change de costume et de nom, suivant les époques, mais le tempérament est toujours le même. Aujourd'hui, il n'y a plus la brillante livrée des courtisans du Roy ; il porte un costume plus démocratique et il s'appelle le Bloc. Mais ne vous y trompez pas, la chose est absolument la même. Il y a cependant une différence. Autrefois les césariens ne parlaient pas beaucoup de liberté ; ils disaient tout simplement : " Le Roy mon maître vous prie de passer à la Bastille...." Aujourd'hui on a changé la formule, et c'est bien le moins qu'on puisse faire pour affirmer les progrès de la liberté. On dit : "L'intérêt de l'Etat exige qu'il n'y ait plus de moines en France", et le tour est joué....

Et ces hommes, dont les maximes et la pratique sont le contrepied de l'idée républicaine, ont la prétention d'être les seuls vrais républicains !

Grâce à ce mensonge soutenu avec une audace imperturbable, les jacobins ont grossi leur armée d'une foule de gens que leur tempérament inclinerait plutôt vers la modération, mais qui redoutent les anathèmes et les excommunications des partis avancés. Les excommunications sont, en effet, à l'ordre du jour, car ces terribles pourfendeurs du "Syllabus" rendraient des points à l'Inquisition. Il se fait alors une surenchère de jacobinisme ; c'est à qui se prononcera avec le plus de violence pour l'arbitraire et l'intolérance et, moins on est vrai républicain, plus on affichera de zèle pour la défense de la République.

Un journal allemand, la "Gazette de la Croix", après avoir dit, avec raison, que nos jacobins " combattent le christianisme comme tel", ajoute : " Tout cela ne saurait être de longue durée."

Sans doute, tout cela ne saurait être de longue durée, mais cela a duré trop longtemps. Quel est donc le moyen le plus efficace pour faire cesser cette guerre impie ?

Il y a grâce à Dieu, des hommes dont les pensées, les intentions et les actes sont diamétralement contraires aux pensées, aux intentions et aux actes des jacobins ; des hommes qui ne revendiquent pas la liberté quand ils sont dans l'opposition pour pratiquer l'arbitraire quand ils seront au pouvoir. Il y a des hommes qui, toujours fidèles à eux-mêmes, ont au plus profond de leur âme le culte de la liberté. Ils savent qu'un régime politique n'a de valeur que dans la mesure où il garantit la liberté et les droits de tous ; et que la liberté exclusive est un privilège incompatible avec les devoirs de l'Etat, dont la raison d'être est précisément la sauvegarde des droits de tous, amis ou ennemis. Ils ne veulent pas que la République soit un mot, ils veulent en faire une réalité ; ils ne croient pas que la guerre religieuse soit un aliment indispensable à la vie politique du pays ; ils pensent que l'anticléricalisme est usé ; que des intérêts plus hauts réclament la sollicitude des hommes d'Etat et qu'il est temps de s'occuper de la France.

Eh bien ! les catholiques doivent se grouper autour de ces hommes, les soutenir dans leurs luttes, et les aider à délivrer le pays de l'oppression jacobine. C'est par leur alliance sincère avec les républicains libéraux que les catholiques pourront reconquérir leurs droits et leurs libertés.

Ils ne peuvent réussir qu'en combattant dans les rangs des libéraux dont la sincérité républicaine est indiscutable ; qu'en persuadant au pays que leur victoire ne sera pas la chute de la République, mais le triomphe de leur foi par la liberté.

Il n'y aura donc pas de parti catholique, mais, contre le Bloc jacobin et pour arrêter son œuvre de désorganisation sociale, il y aura un Bloc libéral formé de tous ceux qui assureront, par la liberté, la paix civile et le bon renom de la France.

P. MAUMUS.

LA CUISINE PITTORESQUE.

LES ROIS DE FRANCE A TABLE

Un chercheur érudit, curieux de vie rétrospective, s'est amusé à reconstituer la table royale, depuis le XVIe siècle, jusqu'au milieu du XIXe. C'est instructif et pittoresque. On pourrait volontiers écrire l'histoire de France, avec les menus particuliers de chaque Roi, et donner aussi, par ce moyen, la biographie morale de chacun d'eux. Car il est certain que tout s'enchaîne, et Brillat-Savarin, qu'il faut souvent citer, avait bien raison de dire, en parodiant un proverbe connu : " Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es ! "

Il paraît donc, d'après mon auteur, que les rois François Ier et Henri II furent d'assez médiocres mangeurs. Des plaisirs autres que ceux de la table, eurent leurs préférences. En revanche, la reine Catherine de Médicis était gourmande, goulue même, jusqu'à la férocité. C'était un tempérament de fauve, que celui de cette Italienne, et elle se nourrissait comme un fauve ; la viande tenait la première place dans son alimentation, où les légumes ne figuraient guère.

En 1549, les échevins de la ville de Paris lui offrirent " une collation," qui fut un vrai festin pantagruélique. Collation !.... notre langue française a des pudeurs : " Paons, faisans, jeunes cygnes, oisons, hérons, pigeonneaux, perdreaux, cailles, petits poulets, poulets d'Inde, chapons, cochons de lait, levreaux et lapereaux" y figurèrent en respectable quantité. On dit même que la reine mère faillit mourir de l'indigestion d'une "ratouille" de crêtes, rognons de coq, boulettes de gibier et fonds d'artichauts"...., ce qui, par parenthèses, ressemble singulièrement à ce que nous appelons, aujourd'hui, une " financière."

Henri III, triste, préoccupé, sombre, rêveur, maussade, mangeait peu et mal. D'abord, il était très sobre, et n'avait pas d'appétit, ce qui est une raison. Ensuite, il manquait d'argent, ce qui en est une autre, non moins valable. Aussi, ses cuisiniers en prenaient fort à l'aise. Le chef de la garde-robe, intendant des cuisines, dut même rendre un arrêté, en 1582, pour recommander que la cuisine du Roi fût plus soignée qu'elle ne l'était, ajoutant que le jour où il ne ferait pas maigre et mangerait " chair, " il eût, le matin, à son réveil, sa " jatte de bouillon, avec " œil," icelui bien cuit, dégraissé, mais point clair par abondance d'eau....."

Henri IV, bien qu'il ne fût guère plus riche que son cousin et prédécesseur, tint bonne table. Il était gai, de belle humeur, aimant bonne chère et bon vin, ainsi qu'il convient au gaillard joyeux qu'il était. Il prisait surtout le gibier, et se régalait d'un certain vin d'Argenteuil dont il était très friand. Il y a, à l'Arsenal, des lettres intimes du bon Roi, adressées à Gabrielle d'Estrées, où il raconte l'histoire d'un souper, au retour de la chasse, à la suite duquel il dut se coucher, ayant été pris d'un fort mal de cœur, causé par une " beuverie " trop plantureuse.

Maintenant, qu'était ce bon vin d'" Argenteuil " si fort apprécié du Roi, non moins gourmand que galant ? Je crois que c'était un vin réputé des bords de la Loire, une manière de " Bourgueil," disparu aujourd'hui, ou, peut-être, autrement dénommé,—lequel n'avait rien de commun avec le petit vin aigrelet que produisent les coteaux de Seine-et-Oise.

Louis XIII, un maladif, ennuyé, d'humeur sombre, faisait le plus souvent maigre, par mortification, et aussi par habitude. Mais, chose singulière il prenait plaisir à faire lui-même la cuisine, et excellait dans la confection de certains plats. C'était, paraît-il, un fieseur remarquable. Nul, mieux que lui, ne fabriquait les confitures et pâtes aux fruits. Il cuisinait aussi les œufs avec une habileté rare, et l'omelette à l'oignon n'avait pas de secrets pour lui. On prétend qu'on lui doit, entre autres, l'invention des " œufs à la neige."

Avec Louis XIV, souverain pompeux, magnifique, de grande tenue de cour, la table royale prit un apparat d'importance singulière. A Versailles, tout un Palais immense construit par Mansard, fut consacré aux cuisines du Roi et à son service de bouche. Le personnel comprenait "cinq cents" fonctionnaires de tous emplois. Le repas, préparé très exactement aux heures réglementaires, partait des cuisines pour gagner le Palais du Roi, escorté de deux gardes du corps, hallebarde au poing, et d'un huissier qui précédait, criant : " Laissez passer la viande du Roi...." La foule s'inclinait devant le cortège.

La " viande du Roi " était abondante et variée. Il faut lire le menu des repas royaux pour se faire une idée de ce qu'était l'appétit réputé d'un Bourbon, et, entre tous, celui du grand Roi, qui passe pour avoir été le plus grand mangeur de cette race qui mangeait si bien.

Voici, d'ailleurs, textuellement copié, le menu d'un petit déjeuner du matin, pour le Roi tout seul :

Quatre pleines assiettes de soupes diverses.
Un faisan et une perdrix.
Salade.
Deux tranches de jambon.
Carré de mouton au jus d'ail
Assiettes de pâtisserie.
Œufs durs.

Le Roi, paraît-il, mangeait de tout. Il engloutissait régulièrement ces quatre assiettes de soupe ; du faisan et de la perdrix il ne laissait guère que les carcasses ; quant aux tranches de jambon et au carré de mouton, ils étaient engloutis.

Louis XV, qui tint, aussi, grand état de maison, avait bon appétit, bien qu'il fût mangeur moins convaincu que Louis XIV.

Ce qui est curieux à constater, quand on consulte les menus du XVIIe et du XVIIIe siècles, c'est le rôle important qu'y joue le potage. Il y a certains repas où on en trouve jusqu'à " dix " " douze " de natures variées. Dans presque tous, cependant, figure le " vieux chapon " qui semble être l'élément indispensable de tout bon " consommé " de l'époque.

Le Roi Louis XVI ne donna pas un démenti au légendaire appétit des Bourbons, et marcha sur les traces de son aïeul Louis XIV. Rappelons, à titre de curiosité, le menu du repas qu'il fit au Temple, à son retour de la Convention, le jour où il fut condamné à mort. Il mangea, ce soir-là, quatre côtelettes, les deux tiers d'un poulet et six œufs durs ; but deux verres de vin blanc et un verre d'Alicante. Il mourait de faim, et ce souper témoigne d'un terrible sang froid.

— —

L'Empereur Napoléon Ier, toujours nerveux, agité, impatient, s'asseyait à peine pour prendre son repas. Le déjeuner durait dix minutes ; le dîner, un quart d'heure ; " il brûlait, quand même, bien qu'avalant ses aliments, presque sans les mâcher, —dit Corvisart, son médecin de confiance.- Ses sucs gastriques étaient d'une telle puissance que tout se consumait, ainsi qu'en un creuset incandescent...." Cependant ce procédé d'alimentation trop rapide lui joua, par la suite, comme l'on dit, " un vilain tour " ; il engraissa après la trentaine. Le Consul maigre devint l'Empereur gras, le " César à la graisse fausse " ainsi que l'appela un pamphlétaire du temps. Puis rien ne prouve que le mal mystérieux qui l'emporta à Sainte-Hélène, — cancer de l'estomac ou du pylore—n'ait pas eu pour origine cette manière de vivre si contraire aux principes de l'hygiène la plus élémentaire.

Après l'Empire vint la Restauration, qui fut sobre. Dame, c'est une maison sans femme, table de célibataire ou de veuf.

Le gouvernement suivant, celui qu'on appelle la "Royauté de Juillet", qui est d'essence bourgeoise, tint table de bourgeois. Le Roi Louis Philippe se contentait d'un menu de bonne moyenne, sans plus. On voit que sur sa table figure, chaque jour, comme un symbole, la "soupe grasse" au pain. Le pot-au-feu, si vous aimez mieux. Après le potage, et avant tout, on servait le bœuf bouilli, entouré de légumes cuits au bouillon. Pour rien au monde, le Roi-citoyen n'eût accepté un dîner qui n'eût pas eu de tels préliminaires ; la tranche de bouilli était protocolaire, presque constitutionnelle.

Aujourd'hui, les tables officielles sont tout à fait insignifiantes et sans aucune recherche. Le menu est presque toujours le même. La cuisine se fait, à la présidence et dans les principaux ministères, à la mécanique, à l'entreprise. C'est, le plus souvent, une maison de comestibles qui sert le dîner, à forfait, au prix le moins élevé possible, 10 ou 15 francs par tête, vins compris. On ne monte jusqu'au louis que dans les grandes circonstances.

On en a, d'ailleurs, pour son argent, et à peu près. D'ordinaire, c'est plus que médiocre.

Pour empêcher la loi de Lynch.

Pagosa Springs, Colorado, 10 mars—Un détachement de milice a été placé autour de la prison de cette ville afin d'empêcher le lynch d'Oral Weir, qui a avoué être l'assassin de son oncle Joseph Weir. On a retrouvé en la possession du jeune criminel une forte somme d'argent et des titres appartenant à son oncle. La population est très surexcitée.

—:o:—

Difficultés du Professorat

Il n'est pas toujours facile d'enseigner la morale aux enfants. On en cite un amusant exemple. Un professeur s'ingéniait à inculquer à ses élèves de bons principes, pour les guider dans le chemin de la vie.

—Quand vous serez grands, disait-il, rappelez-vous toujours qu'il faut commencer tout en bas et s'élever petit à petit par le travail jusqu'en haut.

Un élève, le petit Toby, l'interrompit.

—Pardon, m'sieu, fit-il, mais mon papa a commencé en haut et il est descendu petit à petit jusqu'en bas.

—Votre père a donc fait de mauvaises affaires ? demanda le professeur.

—Pas du tout ! Il s'est enrichi dans les mines de charbon.

Le professeur eut quelque mal à faire comprendre qu'il n'avait parlé qu'au figuré et qu'on peut s'élever tout en descendant.

Ayant repris son discours, il fut amené à dire :

—Dans l'existence, il ne faut rien faire qu'on soit obligé de cacher. Tous les actes doivent pouvoir s'accomplir au grand jour.

—Pardon, m'sieu, interrompit à son tour le jeune Bob, mais mon papa ne peut pas faire comme ça.

—Et pourquoi donc, mon enfant ?

—Parce qu'il est photographe.

Le bon professeur jugea prudent de ne pas pousser plus loin sa leçon de morale ce jour-là.

" Les hommes creusent leur tombe avec leurs dents," disait un célèbre médecin anglais, sir Henry Thompson.

Après deux ans et demi d'expérience végétarienne, M. Pierre Fauvel, professeur à la Faculté libre des sciences d'Angers, a pu affirmer, devant un Congrès scientifique tenu à Grenoble, les faits suivants :

Le régime "végétalien", c'est à dire exclusivement végétal, remplace l'acidité de l'excrétion rénale par l'alcalinité ; le régime "végétarien," moins exclusif, diminue très sensiblement l'acidité. Ces faits sont très importants à noter pour les arthritiques (goutteux, rhumatisants) qui savent que les urates en excès dans l'organisme sont la source de leurs douleurs.

Pour les mêmes raisons, ces mêmes régimes diminuent ou suppriment la fièvre et les courbatures si pénibles qui suivent les exercices musculaires violents ou prolongés.

C'est là, probablement, le secret de l'endurance extraordinaire des marcheurs, ascensionnistes, cyclistes végétariens.

Pour retirer tous ces avantages du régime végétarien.... il est nécessaire de manger lentement et de mastiquer parfaitement les aliments ; et de plus, recommandation fort importante, la quantité d'aliments ingérés doit être faible. Les rares échecs du végétarisme ont presque tous pour cause l'inobservation de cette règle.

C'est un préjugé trop ancré que, les aliments végétaux étant peu nourrissants, il faut en absorber une grande masse.

M. Armand Gautier, le savant chimiste de l'Ecole de médecine de Paris, est tombé dans ce préjugé. Il a reconnu de nombreux avantages au régime végétarien, mais lui a reproché de nécessiter, tôt ou tard, l'ingestion d'un poids exagéré d'aliments. Il a raisonné, au lieu d'observer des végétariens en bonne santé, pratiquant depuis des années. Il aurait pu constater leur sobriété extrême et se rendre compte que leur ration alimentaire est très inférieure en quantité à celle de la plupart des partisans du régime carné.

Il y a quelques années, un employé du chemin de fer, chef de station, à Santa-Olana, petite ville de la province de Tolède, débutait dans une "corrida" d'amateurs, organisée par les employés du chemin de fer, pour leur caisse de retraites.

Il obtint tant de succès qu'il pensa pouvoir devenir un professionnel et partit pour Madrid, afin d'y apprendre toutes les finesses du métier.

Mais il était fort ambitieux et voulait être premier sujet, c'est-à-dire "matador". Or, les organisateurs de "corridas" ne confient ce rôle suprême qu'à un torero ayant fait ses preuves et passé par le grade inférieur de "banderillero."

Mazantini, car c'était lui, était donc menacé de mourir de faim, puisqu'il ne réussissait pas à montrer ses talents en public, lorsque le hasard le mit en relations avec un Landais qui composait une "cuadrilla" et l'emmena à Mont-de-Marsan, où Mazantini débuta, tuant, pour son premier jour, six taureaux et sauvant un picador. Il était si dénué d'argent à cette époque qu'il avait été forcé d'acheter son costume à crédit.

Aujourd'hui il est célèbre dans le monde entier, plusieurs fois millionnaire ; et, ayant renoncé à l'arène, il s'est présenté aux élections municipales de Madrid où il a triomphé des électeurs et de ses rivaux comme il triomphait des taureaux.

Le verrons nous alcade de Madrid ?

LA Science Infuse

Parmi les malheureux qui sillonnaient il y a quelque cinquante ans les rues de Liverpool, se trouvait un chanteur ambulant, tournant la manivelle d'un orgue de Barbarie, chantant à gorge déployée la " Marseillaise " :

Allons z'enfants de la Patrie !..

Ce mendiant, français d'origine, avait obtenu l'autorisation d'exploiter ses cordes vocales, étant manchot du côté gauche, et jambe de bois du côté droit.

Appelé au Consulat, pour signer sa feuille de circulation, il avait déclaré ne pas savoir écrire, n'ayant point voulu humilier son membre absent ; la raison avait eu sa valeur dans un pays où tout original trouve son maître, et il put exercer sa profession sans encombre.

Le héros de cette aventure ne mesurait pas moins de cinq pieds, six pouces ; quoique en réalité il n'eût que deux pouces et un pied. Les hasards de l'existence l'avaient jeté là comme une épave, gagnant son pain de chaque jour en musique, au lieu de le gagner à la sueur de son front.

Son refrain populaire réchauffait l'enthousiasme, et encourageait aux batailles de la vie, ceux de ses compatriotes qui le croisaient en passant, et plus d'un se sentait rasséréné à la vue de ce visage patibulaire qui semblait si content de son sort.

Un jour, pourtant, le désappointement de ses auditeurs devint de la stupéfaction ..... le chanteur avait disparu !....

Adieu la voix claironnante, les visions de la patrie éloignée qui flottaient dans les plis du drapeau tricolore.....adieu le coup de chapeau un peu gouailleur qui saluait la chute de l'obole....sa trace même était perdue....

Deux ans s'étaient écoulés depuis cette disparition mystérieuse, lorsqu'un jeune professeur, dont les débuts très pénibles avaient été souvent relevés par sa note toniruante, fut appelé à son tour au Consulat.

Il y était à peine introduit lorsqu'il vit entrer un gentleman supérieurement vêtu, qui jeta en l'apercevant une exclamation joyeuse.

—Good morning, sir....comment va la santé ?....

—Thank you.....répliqua le jeune homme, en répondant à son shake hand, l'ayant reconnu au premier coup d'œil, mais ne pouvant s'expliquer ce changement de décorum.

—Vous êtes devenu millionnaire, depuis que vous nous avez faussé compagnie, ajouta-t-il, en le toisant du haut en bas.

—"Chi va piano va sano," répliqua l'ex-artiste, il ne faut désespérer de rien...mais vous n'y êtes pas....

—Un oncle d'Amérique ? Allons, avouez-le.... Compliments sincères, mon ami...

—Encore plus fort que ça ! exclama-t-il en riant.

—Professeur de boxe et d'escrime ? poursuivit son interlocuteur.

.....

Le chanteur redressa son buste, puis avec un sérieux comique, accompagné d'un geste de circonstance :

—Chapeau bas, messieurs.... la Cour....je suis professeur de français, comme vous !

—Ah ! bah ! vous voulez plaisanter ! lui dit son collègue.... il y a deux ans vous ne saviez ni lire, ni écrire.

— Et la science infuse ! la comptez vous pour rien.....repartit le jovial compagnon. Au surplus, voilà mon histoire....

"—Dans mes excursions rurales j'ai eu le bonheur de charmer les oreilles d'un insulaire, chef d'institution, de passage à Liverpool.

"—J'ai besoin d'un professeur de langues étrangères, me dit-il sans prendre de détour.... votre prononciation me plaît, je vous donne vingt livres, l'habillement, et je vous nourris aux petits oiseaux, puisque vous chantez comme un rossignol....cela vous va-t-il ?

"—Comme un gant à la main droite ! répliquai je.... Topez-là .... si je n'en ai qu'une, je n'ai aussi qu'une parole.....

Marché conclu, le lendemain j'entrais en fonctions.....

—Cela ne m'explique pas, reprit le professeur terrifié, comment vous pouvez enseigner le français, sans en connaître la grammaire ?.....

—La belle affaire !.... d'abord avant la leçon on entame en chœur :

Allons, z'enfant de la Patrie !..

à seule fin que les élèves ne ratent pas les liaisons.... pour le reste, ça va tout seul.

—Et les règles grammaticales .... qu'en faites vous ?.... impossible de les escamoter.....

—Pas malin, mon cher, s'écria le chanteur.... les règles, c'est vieux jeu, on n'en parle plus, les exceptions ça faisait toujours des jalousies elles ne s'en plaignent plus.

—Mais, enfin, insista le jeune homme, on n'apprend pas le français en regardant voler les mouches !

—Farceur ! riposta dans un grand éclat de rire la Science infuse.... me croyez-vous de Marseille pour rien ?.....

—Je leur enseigne la Blague, mon bon.

Naufrage d'un vapeur anglais sur les rochers d'Ouessant.

Londres, 10 mars, 2 heures 20 de l'après midi—Un grand vapeur, dont le nom est encore inconnu, a coulé ce matin après avoir touché les récifs d'Ouessant, à 27 milles au nord-ouest de Brest, France.

C'est à 3 heures ce matin que la vigie du Môle a entendu les premiers appels du navire en détresse. Un épais brouillard empêchait de discerner les feux du navire, mais on entendait distinctement sa sirène.

Des canots de sauvetage furent immédiatement dépêchés au secours de l'équipage en danger et quelques heures plus tard le bruit courut que le navire avait réussi à se dégager des récifs sans grandes avaries, mais ce bruit fut bientôt démenti par la vigie du Môle qui annonça que le navire venait de couler à pic.

Le navire en détresse a tiré plusieurs coups de canon, ce qui semblerait indiquer qu'il y avait à bord des passagers.

Les cercles maritimes sont plongés dans une profonde anxiété et l'on attend avec impatience que l'identité de ce vapeur soit établie.

—L'endroit où s'est perdu ce navire est hors de la route habituellement suivie par les paquebots-poste faisant le service de l'Atlantique entre New York et les ports européens.

—Londres, 10 mars, 4 h. 5 du soir— On vient d'apprendre le nom du navire qui s'est perdu ce matin sur les rochers d'Ouessant. C'est le vapeur anglais "Nelson", parti de Port Talbot, Pays de Galles, pour St Nazaire, France. Son équipage, composé de 25 hommes, a été sauvé.

—:o:—

Déclarations du Secrétaire Taft.

Washington, 10 mars— Le secrétaire Taft a fait aujourd'hui les déclarations suivantes :

"Je suis autorisé par le président à déclarer qu'aucune décision n'a encore été prise sur le choix du juge qui sera appelé à remplacer le juge Brown de la Cour Suprême des Etats-Unis.

" Le président a eu une longue entrevue à ce sujet avec le secrétaire Root, l'attorney général Moody et moi-même, les trois avocats du cabinet, mais aucune décision n'a encore été prise."

—:o:—

Mort d'Eugène Richter.

Berlin, 10 mars—Eugène Richter, le leader radical du Reichstag depuis sa fondation, ancien adversaire politique de Bismarck, et pendant de longues années directeur du "Freisinnige Zeitung", est mort ce matin à 4 heures à Berlin.

Vers la fin de 1904 M. Richter avait abandonné la direction du "Freisinnige Zeitung", journal qu'il avait lui-même fondé, et à la même époque cessa de siéger au Reichstag. Depuis lors sa santé s'était affaiblie graduellement et il était menacé de perdre complètement la vue.

—:o:—

Les transports américains.

Port Said, Egypte, 10 mars—Les transports des E.-U. "Kilpatrick" et "McClellan" ayant à leur bord le 1er régiment d'infanterie de l'armée des Etats-Unis, sont arrivés aujourd'hui à Port Said, venant de La Valette, Ile de Malte. Les transports se dirigent sur les Philippines.

—:o:—

Trois forçats condamnés à mort.

Jefferson City, Mo, 10 mars—Les forçats Harry Vaughan, George Ryan et Ed. Raymond, reconnus coupable d'avoir assassiné le geolier John Clay lors de la mutinerie survenue le 24 novembre dernier dans le pénitencier du Missouri ont été condamnés à la peine de mort par le juge Martin, de la Cour de Circuit de Jefferson City.

L'exécution est fixée au 20 avril.

Le juge a débouté la demande de nouvelle audition de cause faite par les avocats des condamnés. Appel sera fait de ce jugement à la Cour Suprême.